

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France : Un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.

Pour l'Etranger : Un an. 10 fr. Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b¹ de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

LA POLITIQUE CONFÉDÉRALE

Les éminents économistes que la camaraderie syndicale savamment cultivée maintient à la tête des grandes organisations ouvrières ont beau faire état de toutes les marques de considération, de tous les brevets de capacité qui leur viennent de certains milieux bourgeois et gouvernementaux, ils ne font pas le change sur leur valeur propre et ils apparaissent, en bloc, ou en détail, tout à fait incapables de concevoir une politique d'action ouvrière le longue haleine et de grande intensité.

La pauvreté de leurs vues éclate tout au long de ce document pompeux que, sous le nom de *Charte du travail*, ils prétendaient incorporer au traité de paix et qui a eu un sort aussi misérable que mérité. Serait-il d'ailleurs désirable que le mouvement ouvrier fût conduit par des intelligences supérieures vers des horizons que les masses organisées n'auraient pas entrevus clairement ? Je n'en crois rien.

A mon sens la condition de vie *signe qua non* du syndicalisme est dans l'élaboration d'une conscience collective qui suppose au sein des masses des volontés individuelles agissantes, des volontés de contrôle, d'initiative, de direction, en un mot la formation, par voie fédérative, de bas en haut, d'un organisme social ouvrier apte à suppléer l'organisme bourgeois.

Alors que le Parti songera à conquérir le Pouvoir politique pour régir ensuite sur l'économie, le mouvement syndicaliste agira sur le terrain économique pour arriver, automatiquement, à la suppression de toute autorité extérieure et supérieure, de toute autorité l'Etat.

La nuance est énorme. Et je ne doute pas, pour ma part, que, malgré l'air simpliste que puisse présenter la dictature marxiste du prolétariat simonien après un coup de force victorieux, il y ait plus de logique, et aussi plus de fécondité, dans le mouvement syndicaliste prouhonien éditant par en bas le monde nouveau. Mais, je le répète, une telle condition est nécessaire : c'est que le mouvement reste entièrement maître de ses méthodes et de ses destinées.

Or, en ce moment, le syndicalisme est dépourvu de son principe vital d'action directe et de self-gouvernement. Il y a, en bas, des masses travaillant en sens divers par des courants idéologiques mal définis, et il y a, en haut, des états-majors, équipés de parvenus, d'avantagés et d'éclopés pourris d'ambitions personnelles qui reflètent forcément les tares et les vices des milieux politiques et gouvernementaux.

La rupture est entièrement consommée entre les masses et les états-majors. Ceux-ci vont maintenant chercher leur inspiration dans les systèmes dirigeants et leur crainte est de voir s'étendre sur les syndicats l'influence du Parti socialiste. Voilà la raison, la seule raison, du « chacun chez soi », de l'autonomie et de l'indépendance proclamées *urbi et orbi* l'autre jour.

La C. G. T. je veux dire les dirigeants cégétistes, ne demandent pas mieux que de conclure, avec le Parti, un *modus vivendi* qui leur assure une large exploitation du mouvement syndicaliste. Et retour, ils s'engageraient volontiers à abandonner leur appareillement statutaire afin que le Parti trouve, aux élections prochaines, son avantage.

Il ne faut pas se le dissimuler : le Parti socialiste exerce, actuellement, une pression très forte sur la C. G. T. Par ses quotidiens à grand tirage le Parti tient les masses en haleine. S'il le veut il est en mesure de créer, dès demain, une vaste agitation politique qui n'ira pas sans une remodelation très étendue de la production. D'autre part les chefs de la C. G. T. sont, en majorité affiliés au Parti. L'indépendance, l'autonomie syndicale, sont un mythe. Le Parti socialiste, est le grand maître. Il le sait, et il le fait sentir. Son joug pèse de plus en plus lourdement sur les épaules confédérales et ce joug d'ailleurs voudrait bien le secouer. Trop tard ! La C. G. T. — je veux dire les dirigeants de la C. G. T. — sont condamnés à être mangés par le Parti. Ce ne sont pas les anarchistes qui les repêcheront. Cette situation n'échappe pas aux grands organes du patronat et du gouvernement. Ils en tirent parti avec adresse.

Pour eux la C. G. T. n'est plus un repaire de bandits.

M. Jouhaux est un homme sage, pondéré, digne de la louange clémentine.

M. Merrheim est, pareillement, un

caractère remarquable très apprécié du Comité des Forges.

Tout le haut personnel cégétiste est à l'avenant.

Un mouvement de grève de quelque ampleur vient-il à se produire ; vite on fait apparaître le *spectre politique*. « Attention ! crie-t-on aux états-majors syndicaux, vous êtes débordés... le mouvement est dirigé contre vous par les libéraux (déclaration de M. Pams après le 1^{er} mai) »

«... Prenez garde ! la direction du mouvement vous échappe... les éléments minoritaires, bolchevistes, veulent l'orienter vers des buts politiques (Le Temps, à propos des récentes grèves) »

Et les « dirigeants de la C. G. T. » de multiplier les *communiqués* à la presse, de jurer leurs grands dieux que le mouvement est corporatif, rien que corporatif, qu'il a pour objet l'augmentation des salaires et l'application des huit heures.

Écoutez M. Jouhaux :

« Le nombre même des grèves et le moment où elles se produisent sont une première démonstration de leur caractère vrai. On ne peut s'y tromper à moins d'une mauvaise foi insigne. La cause de l'agitation présente c'est la volonté des ouvriers d'arriver à l'application totale et complète de la loi de huit heures avec laquelle le patronat cherche à ruser : c'est aussi le désir des travailleurs d'aboutir à un réajustement des salaires rendu indispensable par le coût de l'existence même qui, en l'absence de politique économique bien définie et de mesures efficaces ne fait qu'augmenter. Mouvement corporatif donc... »

Voilà qui est entendu. Mais alors le patronat se réjouit et combat les grèves au moyen d'arguments empruntés aux syndicalistes eux-mêmes.

« Comment, vous vous plaignez du renchérissement de la vie et vous demandez des augmentations de salaires ! Comme si, par ce moyen vous pouviez résoudre le problème ! Est-ce que le travailleur ne perd pas fatalement en qualité de consommateur ce qu'il croit gagner en tant que producteur ! Comme si nous n'étions pas obligés — payant de plus forts salaires — d'augmenter nos prix de vente pour avoir le même pourcentage de bénéfices !

Comme si le mercantilisme n'était pas à l'affût de toute augmentation des salaires pour élever le prix des denrées de consommation qu'il transite. Est-ce nous, patrons, qui sommes obligés de vous payer des salaires élevés ?

Et les huit heures ? Mais n'avons-nous pas signé des contrats en bonne et due forme ? Nous avons pris des engagements mutuels. Ces engagements, les ouvriers ne les observent pas. Il font comme les *Boches*. La signature des chefs est sans valeur pour eux. Que signifie cette indisciplinerie ? Depuis quand les troupes sont-elles appelées à discuter les projets et les ordres des états-majors ? C'est le gâchis ! C'est l'anarchie ! C'est le bolchevisme ! Nous ne traitons pas avec le bolchevisme. Nous voulons bien discuter avec M. Merrheim ; avec M. Merrheim seul... »

Et puis quoi ! N'avons-nous pas entonné d'un commun accord l'*Hymne à la Production* ?

Produire ! Produire ! Produire ! N'est-ce pas l'évangile nouveau du syndicalisme intelligent et sage ? Produire ! Produire en 8 heures autant qu'en dix heures. Vous avez pris cet engagement. Vous nous avez donné cette assurance !

Alors, pourquoi redoutez-vous que vos salaires journaliers baissent ! L'*Hymne à la Production* contredit la grève.

La grève corporative, ayant pour fin des augmentations de salaires, se conduit d'ailleurs elle-même.

La grève politique est une arme empoisonnée que la C. G. T. réprouve et que le patronat condamne...

Alors ! Alors !... Que reste-t-il à faire ? Une seule issue se présente : la *Paix sociale*. Voilà le terme logique de la politique confédérale.

Voilà le rêve, le doux rêve que caressent à la fois patrons, gouvernants et dirigeants syndicalistes.

Il ne reste plus qu'à expurger les textes confédéraux de tout ce qui est susceptible de rappeler un passé révolutionnaire...

Moralité : La révolution ouvrière devra passer sur le ventre des renégats. A quand le premier Soviet, rue Grange-aux-Belles ?

RHILLON.

A leur Valetaille

Coupez, coupez toujours, bourreaux de la pensée, Pendant que vous régniez sur la France à genoux. Et que la liberté, mortellement blessée, N'a plus assez d'amants pour exister chez nous !

Effacez bien les mots qu'il ne faut pas qu'on dise : Pour troubler le sommeil des grands de la maison ; Vous aurez beau servir le crime et la bêtise, Vous n'étoufferez pas la voix de la raison !

Vous n'empêcherez pas la vérité d'éclorre En lui barrant l'accès du livre et du journal ; Et votre indignité serait moins fière encore Si nous avions en main le fouet de Juvénal...

Nous nous en servirions comme d'une cravache Pour cingler jusqu'au sang vos répugnants museaux ; Mais si l'outil du maître à nos regards se cache, Il nous vient à la bouche un cri vengeur : « Salauds ! »

Eugène BIZEAU.

NOTRE NOUVEL EFFORT

A nos Amis

Depuis sa parution, le Libertaire qui, avec nos modestes ressources, parlait une fois par semaine, chaque fois que cela lui paraissait nécessaire, qu'il y allait de l'utilité du moment et de la propagande, sur quatre pages.

Depuis plusieurs semaines, vu l'époque, vu les événements, vu la nécessité de donner à notre propagande plus d'ampleur, plus d'importance et d'attacher par conséquent davantage à nous nos lecteurs d'hier, d'aujourd'hui et de demain, nous avons jugé bon de faire l'effort nécessaire et de paraître régulièrement sur 4 pages. Nous espérons que cette bonne nouvelle, qui démontre d'une façon péremptoire la marche ascendante de notre propagande, de notre Libertaire, sera accueillie avec joie par tous nos amis.

Mais si nos disponibilités peuvent nous permettre présentement ce nouvel effort, il va sans dire que nous ne pourrions le continuer que si nous pouvions compter sur l'entier concours, sur l'entier dévouement des camarades, de tous nos camarades. Pour notre part, nous sommes pleins de bonne volonté, les copains peuvent s'en rendre compte, mais pour persévérer, pour réussir faut-il encore qu'on nous aide, qu'on nous donne la main, qu'on nous fournisse les moyens de continuer le nouvel effort que nous entreprenons.

Notre situation financière est excellente, les « Amis du Libertaire » réunis récemment ont pu en juger, mais encore, pour nous permettre de « tenir le coup », faudra-t-il que l'effort pécunier des camarades ne se ralentisse pas. Notre journal, son succès nous le démontre, répond à un besoin, à un grand besoin. C'est une arme d'une grande utilité dans les mains des anarchistes, des révolutionnaires, et qui est appelée à rendre les plus grands services à la cause que tous nous défendons. Faisons en sorte de lui donner les possibilités de se fortifier et de se développer.

Notre situation morale est aussi bonne, notre tirage allant de 15 à 20 et 30.000 par semaine, selon les événements, selon les circonstances et sa montée est constante si l'on tient compte que notre tirage de lancement, qui remontait à cinq mois, était de 8.000. Notre chiffre d'abonnés dépasse le 1.000, 1.007 d'après notre dernier recensement, et chaque jour nous en parvenons de nouveaux. De plus, les encouragements que nous recevons des camarades de Paris, ou de province, l'appui matériel et mo-

ral qu'on nous ménage point est une preuve qu'on nous aime, qu'on nous suit.

C'est pourquoi, pleins de confiance en l'activité et en l'appui de nos amis, nous aidons pris la décision de tirer dorénavant le Libertaire sur 4 pages, malgré que nos frais et dépenses s'en trouvent augmentés du double.

Nous faisons donc appel au dévouement des camarades pour qu'ils nous aident à supporter ces nouvelles charges. Ils savent que pour un journal propagande il est besoin d'un effort assidu, constant. Ils ont différentes façons pour nous aider : soit en nous envoyant leur obole, soit en faisant des souscriptions, soit en organisant fêtes, soirées, comme nous l'avons fait une fois à Paris (pas deux, puisque la police nous en empêcha), comme viennent de le faire nos camarades du Martinet et comme le feront demain nos camarades de Marseille.

Ils peuvent encore nous aider : soit en s'abonnant, soit en nous faisant des abonnés. L'abonnement étant un des meilleurs moyens de faire vivre un journal, puisqu'il assure un appoint régulier de recettes et laisse la totalité du bénéfice dans la caisse. Nous avons, avons-nous dit plus haut, 1.007 abonnés. Donc, si tous les camarades qui le peuvent, et qui ne le sont pas, s'abonnaient, si chaque abonné s'essayait à nous trouver un autre abonné, voyez d'ici tout le bien qu'il pourrait en résulter pour le journal. Ce pourrait être d'ici quelque temps 1.500 à 2.000 abonnés. Et pourquoi pas ? Est-ce donc chose impossible !

Ils peuvent enfin nous aider en s'occupant eux-mêmes de la vente du journal dans leur endroit, dans leur localité, à l'atelier, sur le chantier, ou bien en nous faisant des dépositaires là où le Libertaire n'est pas connu.

Que chacun s'occupe sérieusement du Libertaire, le fasse connaître, prêche à cœur sa diffusion et notre succès qui est déjà beau ira en s'affirmant de plus en plus.

Les collaborateurs et amis du Libertaire.

Ce qu'il s'est passé à Brest

CENSURÉ

Alain LE DUFF.

PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE

A LIRE, A FAIRE LIRE VIENT DE PARAÎTRE

Douze Preuves de l'Inexistence de Dieu

par SEBASTIEN FAURE

Prix : 0 fr. 30

A la « LIBRAIRIE SOCIALE », 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e) Remises spéciales pour commandes par quantités

LES LEÇONS D'UN ECHEC

Nos derniers espoirs en la grève générale pour l'heure présente s'en sont envolés.

Les transports : tramways, autobus, métros, ont repris le travail. Et, malgré les cris d'allégresse des Raoul et autres Jacoud, malgré les articles tendancieux des journaux d'avant-garde, qui s'essayaient à voiler la vérité, on ne parviendra pas à nous donner le change et à nous faire prendre un piteux échec pour une grande victoire.

Les métallurgistes, malgré l'énergie, la ténacité, la volonté d'action de certains militants, les plus obscurs on ne le dira jamais assez, s'épuisent en luttes stériles. On ne lutte pas avec la caisse des gros trusts industriels par les soupes communistes.

C'est donc l'échec. Inutile de se le dissimuler, l'échec sur toute la ligne. Et c'est à ce moment que les mineurs se mettent en branle à leur tour... Et lorsque les mineurs seront rentrés tête basse, comme les autres, ne sera-ce pas l'heure des cheminots pour revendiquer ? Et après ceux-là à qui le tour ?

Pénible situation où l'on laisse tant de nobles efforts se dépenser en vain. Misérable époque où, malgré le désir d'action des masses prolétaires, les mouvements se trouvent réduits à leur plus simple expression : l'action morcelée, corporative.

Pauvres travailleurs, pauvres syndiqués, conduits par des ânes ou des fripouilles.

A part quelques-uns, en effet, vos militants, qu'ils soient du syndicat, de la Fédération ou de la C. G. T., font preuve d'une bien misérable incompréhension des temps que nous vivons. Sont-ils donc intéressés à voir vos mouvements se produire en vain, à voir vos efforts se dépenser en pure perte ? Poser la question n'est-ce pas la résoudre ?

Avant la guerre on usait de surenchère, de démagogie pour entraîner les masses passives à l'action. Masses qui ne consentaient à marcher que par le mirage de réformes, sous la promesse de résultats immédiats, inhérents à leur propre corporation. Nécessité alors, cela se conçoit facilement, du corporatisme qui servait de motif, de tremplin pour une action plus sérieuse, pour une action sociale.

Mais vain la guerre qui, comme vous le savez, transforma toutes choses et par-dessus tout la mentalité des individus.

Tout d'abord trois ans de torpeur, d'inaction pour l'ensemble, à part une infime minorité. Mais, sous l'aiguillon des nécessités, chacun secoue le douloureux engourdissement dans lequel il était plongé, et la femme, souffrant plus que l'homme, c'est elle qui, la première, réclame et revendique.

En 1917, la grève est générale dans la couture parisienne et ne tarde pas à s'étendre à toutes les industries féminines de la capitale, gagnant même les usines de guerre, les « munitionnettes », dont le sort n'était guère plus enviable que celui de leurs autres sœurs en exploitation. Plus besoin de surenchère, alors, pour pousser ces travailleurs, jusque-là réfractaires à l'organisation, à revendiquer. Les conditions présentes d'existence suffisent au déclenchement d'un magnifique mouvement. Et l'action corporative se mêle l'action sociale. On réclame le retour des « poilus ».

En 1918, grève générale dans la métallurgie, qui prend naissance dans le bassin de la Loire. Le mouvement est spontané, part d'en bas, malgré le désaveu des militants de la « Fédération des Métaux », qui s'y mêlent pour l'étouffer. Là l'action corporative est réduite au dernier plan, on n'en fait même pas état. C'est une grève purement politique, sociale. Il s'agit d'empêcher le départ des jeunes classes, maintenues en sursis d'appel, vers la bouche et d'exiger des gouvernants la cessation des hostilités.

En 1919, aujourd'hui par conséquent, l'action corporative ne peut plus se séparer, ne doit plus se séparer de l'action sociale. Dans la plupart des corporations, les manitous syndicalistes sont tenus à bon droit à l'écart par l'ensemble des syndiqués instruits des enseignements d'hier. On apprend à se passer d'eux et à faire soi-même sa besogne. On manque encore d'un peu d'expérience pour cela. Les modestes militants d'ateliers se trouvant tout d'un coup à la tête d'un vaste mouvement, sont quelquefois dérouterés, désorientés, mais avec les concours des circonstances et de toutes les bonnes volontés l'expérience viendra, s'acquerra. On ne craint plus

d'élever la voix, le respect des « Dieux » s'en va. On parle de destituer les chefs et en attendant que ce jour, qui est peut-être plus proche que l'on ne le croit tellement l'indignation est grande, on les somme d'agir ou de se démettre. Et toute l'action, tout le mouvement est mené sans eux, par les seuls comités de grève.

L'évolution des sentiments ouvriers est donc curieuse et intéressante au premier chef. Ne la perdons pas de vue car c'est un peu grâce à la besogne des anarchistes, pas vrai les copains ? qu'on en arrive à de tels résultats.

Et si l'action, le mouvement n'ont pas revêtu l'ampleur désirable, donné les résultats attendus, la faute n'en est pas aux travailleurs des Métaux, mais à ceux des autres corporations qui n'ont pas fait, il y a quinze jours, le geste de solidarité nécessaire.

Ne désespérons pas, cela viendra.

Echec, avons-nous dit plus haut. Echec du moment où, temps de perdu certainement tellement que les circonstances, les événements qui appellent l'action sont pressants. Mais pas échec pour toujours, car ces mouvements, malgré leur manque d'entente pour l'action, outre le nouvel état d'esprit qu'ils démontrent chez les masses, par leurs répétitions, par leurs répercussions ne sont pas sans ébranler fortement la vieille société bourgeoise et à mettre le régime en péril. Tout n'est donc pas perdu et, dame ! il ne faudrait qu'un coup pour que le grand chambardement arrive. Et, au cours de ces journées de grève, pendant lesquelles les travailleurs se sont trouvés réunis par dizaines de mille, ils ont pu prendre conscience de leur force.

Puis, il faut bien le dire, ce n'est pas tant la conscience des exploités que la situation présente qui les force à se révolter. C'est l'époque actuelle, et non pas tant les hommes, qui est révolutionnaire. Ce sont tous les vastes problèmes soulevés par la guerre, problèmes qui sont encore à résoudre, qui rendent notre époque révolutionnaire. « Les temps sont mûrs », mais les hommes ne le sont pas trop et ils ne se décident que contraints à l'action. C'est donc l'époque qui détermine les événements révolutionnaires, qui force les individus à descendre dans la rue pour essayer de solutionner cette vaste question, car c'est le problème de l'existence humaine qui est en jeu, puisque les gouvernants, à part leurs procédés de répression qui ne dureront qu'un temps, se montrent incapables d'apporter une quelconque amélioration à leur présente situation.

Si l'on veut revenir à une existence normale, qui ne soit plus agitée par les crises que nous traversons actuellement, il faut donc faire table rase des institutions, du régime d'aujourd'hui. Supprimer pouvoir, hiérarchie, privilèges. Abolir par conséquent l'Etat et le principe d'autorité qu'il comporte. Donner au producteur la première place et ne plus tolérer spéculation et exploitation sur le travail d'autrui. Il faut, « bon gré, mal gré », arriver à la seule solution efficace : la *révolution*, ou si l'on aime mieux, la *transformation sociale*. Quoique examine impartialement la question ne peut échapper à cette « redoutable » mais évidente conclusion. Qu'on essaye un peu de chercher et de trouver une autre solution... Il n'y en a pas !

Le bourgeois d'aujourd'hui qui, à l'instar de M. de Rothschild, faisant office de briseur de grève, ne tient nullement à tenir le volant d'un autobus, qui, à l'exemple de Mme la comtesse de Villeshe, faisant fonction de jaune, ne tient pas du tout à poinçonner les tickets du Métro, le bourgeois qui vit grassement du travail des autres et qui n'éprouve qu'un médiocre plaisir à l'idée d'être contraint un jour de mettre « la main à la pâte » et de fournir son effort, tout comme les autres camarades, ce bourgeois, disons-nous, espère encore s'en sauver par des palliatifs, par des demi-mesures qui ne satisfont personne et mécontentent tout le monde.

Par exemple, la journée de huit heures, votée par le Parlement, qui n'est appliquée que là où les travailleurs sont assez fortement organisés, n'est accordée par le patronat avec la complicité des manitous des fédérations ouvrières que sous réserve que la production n'en sera pas diminuée. Bel avantage !... d'où source de conflits permanents.

Les augmentations de salaires consenties sous la pression des forces ouvrières, qui montrent les dents et qui menacent, ont de suite leur répercussion sur le coût de la vie. Les exploités,

Dans leur féroce égoïsme, qui les conduit sans qu'ils s'en doutent à leur perte, n'étant nullement disposés à faire aucun sacrifice et à diminuer en quoi que ce soit leur train de vie.

Banalités que de dire et de répéter ces choses qui furent exposées tant et tant de fois. Mais banalités qui, détonnant, une situation révolutionnaire, nous permettent de travailler avec ardeur à la régénération de notre vieux monde.

Donc, après des jours, des semaines de luttés, après bien des efforts dépen- sés, le travailleur, qui pensait avoir ob- tenu des avantages, se trouve « gros Jean comme devant ».

Voilà le résultat des grèves à objec- tif corporatif.

Vu la situation, l'heure n'est plus aux grèves partielles, corporatives. La situation étant la même partout, pour tous les exploités, il faut donc envisa- ger le moyen efficace d'y apporter remède. Et le seul moyen, qu'on le veuille ou non, c'est la grève générale révolutionnaire. Qu'on relise un peu, à ce su- jet, la brochure de Briand. Quoi qu'il fasse les gouvernements, quoi qu'en pen- sent les manitous, nous nous y achè- nons de plus en plus vers cette dernière démonstration, vers cette solution der- nière.

Il appartient donc, en vue de cette éventualité, de faire toute la propagande nécessaire au sein des masses d'abord.

De chasser des organisations ouvrières ceux qui sont une entrave à l'action sociale des travailleurs. Et si l'on craint de trop user des forces à cette besogne et de ne pouvoir déloger des fonctions, qu'en famille ils se sont octroyés, les dirigeants petits et gros du mouvement syndicaliste, exécuter, à côté de l'organisme confédéral dirigé par des transfu- ges, une organisation ouvrière, repré- sentant du syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre, duquel les écervelés présents ne peuvent plus se recomman- der, représentant du nouvel état d'esprit des exploités, qui aspirent avec une légitime impatience à une meilleure existence, et qui se différenciera nettement de la C. G. T. actuelle.

Il appartient enfin aux révolutionnaires de se grouper en dehors même des organisations syndicales, sous l'étendard, sous le drapeau qui leur est propre.

Il nous appartient à nous anarchistes de nous sentir plus étroitement unis autour de notre journal, au sein de notre Fédération.

Voilà la besogne pressante du mo- ment, l'organisation. La besogne qui nous appelle et pour laquelle il nous faut nous donner tout entiers, si nous voulons demain être à la hauteur des circonstances.

CONTENT.

Gustav Landauer

Il faudra retenir ce nom, camarades. Propagandiste anarchiste depuis des années, cœur généreux, esprit droit, conscience pure, à qui, un adversaire comme Grünbach-Homo a dû rendre hommage, Gustav Landauer a trouvé une mort misé- rable au cours de la semaine sanglante à Munich.

La révolution communiste triomphante dans laquelle il avait joué un rôle de premier plan lui avait valu le sinistre hon- neur d'être marqué sur la liste des victimes offertes en pâture aux bêtes fauves que la social-démocratie a dressées contre le peup- le. Sa mort, son calvaire, furent dignes de ceux de Liebknecht et de Rosa Luxembourg. Et c'est pourquoi il est impossible de ne pas associer Gustav Landauer à ces mar- tyrs que le socialisme honore avec raison.

Nous extrayons d'un grand journal bour- geois les détails du supplice infligé à Gus- tav Landauer :

« La Neue Zeitung qui a révélé l'assassi- nat de Landauer par des soldats gouverne- mentaux est soumise à la censure préala- ble. Cependant le général von Ofen est obligé de reconnaître dans un communi- qué officiel que Landauer a subi le même sort que Liebknecht et Rosa Luxembourg. Fait prisonnier pendant le combat de Gle- sing il fut maltraité par des officiers et des soldats. Son transfert à Stadelheim fut un long calvaire, frappé à coups de poing, de crosse, de cravache, il arriva à la pri- son tout sanglant. Le supplice continua : il reçut des coups de baïonnette : un sous- officier déchargea sur lui son revolver ; on le déposa sur ses vêtements de sa ma- niotte et de son argent. Les soldats frui- reux le foulaient aux pieds et ce n'est qu'après avoir subi ces tortures qu'un sol- dat lui donna le coup de grâce et mit fin à ces scènes sauvages. Le général von Ofen reconnaît tous ces faits et les explique par l'exaspération des gardes blanches. »

L'heure de la justice qui sera celle du triomphe de la saine raison sur la pire sauvagerie sonnera pour les martyrs, com- me pour tous ceux qui ont combattu, qui ont souffert qui sont morts pour la cause humaine.

D'autres calvaires restent encore à gravir, sans doute. Avec le souvenir de ceux qui surent mourir, la mort paraîtra plus belle et le sacrifice plus doux.

Arrestation de notre ami Robert Minor

CENSURÉ

La Bonne Méthode

Nous nous sommes efforcés, dans quelques articles parus ici même, de préciser le point de vue des anarchis- tes communistes dans la question de la dictature du prolétariat qui passionne tous les milieux révolutionnaires.

Partant du point de vue que la Révo- lution sociale, se différenciant totale- ment des révolutions du passé qui étaient des mouvements presque exclu- sivement politiques, aura un caractère nettement économique, nous nous ima- gions que la lutte pour l'instauration du nouveau régime social, le communis- me, revêtira d'autres formes que les révolutions ou coups d'Etat d'autrefois.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de s'em- parer du corps législatif ou de l'Hôtel de Ville pour y proclamer la déchéance d'une classe et l'avènement au pouvoir d'une autre. Le problème qui se pose aujourd'hui, c'est de libérer le travail de la servitude capitaliste, résultat qui ne pourra être atteint que par la main- mise des travailleurs sur les instru- ments de travail et par la socialisation de toutes les richesses.

De quelle façon s'opérera cette main- mise de la masse sur le capital ? Sera- ce par la voie légale de la législation en continuant la lutte pour le pouvoir politique par l'action électorale, ou se- ra-ce par l'insurrection armée du prolé- tariat à l'aide de barricades, de mitrailleuses, de bombes et de gaz asphyxiants ?

Je crois que cela se passera tout au- trement. Lorsque la malaise sociale, qui commence à se manifester, aura atteint son point culminant, lorsque l'idée so- cialiste aura bien pénétré les larges mas- ses populaires, lorsque tous auront en- fin compris par une expérience plu- sieurs fois renouvelée l'humanité de l'ac- tion réformatrice, la classe ouvrière, par la force des choses, se débarrassant de ses mauvais bergers, saisira résolument l'arme par excellence de son affran- chissement et présentera un minimum de danger : la Grève générale.

Jusqu'au 1^{er} mai 1919, peu de per- sonnes avaient une conception claire de ce que ces mots signifient et quelle pourrait être sa portée dans le combat social. Mais ce jour a dû être une ré- volution pour beaucoup. Cet événement nous a montré le chemin à suivre. Pro- fiteons de cet enseignement précieux et efforçons-nous d'engager le prolétariat dans cette voie.

A la base de toute société humaine il y a le travail, c'est la pierre angulaire de l'édifice social. La vie des nations comme celle de l'individu en dépend. Sans lui tout vie cesse et toutes les richesses artificielles créées par l'indus- trie de l'homme, tous les chefs-d'œuvre du passé et du présent n'existe- raient pas. De ce fait, l'existence du plus humble travailleur revêt une im- portance capitale. Sans le paysan qui fait pousser le blé, sans l'ouvrier qui crée nos vêtements, nos habitations, l'employé des transports qui met à notre portée tout ce qui est nécessaire à notre existence, tout l'or du monde est sans aucune valeur.

Voilà ce que le travailleur doit com- prendre s'il veut sortir de sa servitude séculaire, s'il veut enfin récolter inté- gralement les fruits de son labeur. Quand il sera pénétré de cette grande vérité, rien ne pourra plus faire obsta- cle à sa volonté. Il suffira de se croiser les bras pour quelques jours pour que tout l'appareil qui le maintient dans son rôle odieux de bête de somme se dé- tache et se disloque.

Lorsqu'après quelques jours d'arrêt absolu de tout travail l'effervescence dans la masse sera devenue telle que les forces répressives du pouvoir se ré- vélent insuffisantes, lorsque la crainte d'une catastrophe imminente le forcera d'exécuter les volontés du peuple, c'est-à-dire de la minorité consciente, le tra- vailleur revendiquera plus qu'une amé- lioration matérielle de la situation, et il ne reprendra le travail qu'à la condi- tion qu'il soit dorénavant libéré de l'ex- ploitation capitaliste. Il exigera la re- mise des instruments de travail, la terre, les usines, les mines, les chemins de fer, etc. qu'il gèrera au profit de la col- lectivité ; il exercera un contrôle sé- vère non seulement sur la production adaptée aux nécessités de la vie, mais aussi sur la répartition des produits. Il imposera la plus large décentralisation du pouvoir politique qui sera exercé exclusivement par les producteurs quels que soient leur nationalité, leur sexe ou leur âge.

Ce contrôle efficace exercé sur tous les domaines de l'activité humaine, c'est la Dictature du Prolétariat.

Certes, c'est là une conception et une méthode qui ne plairont pas à tout le monde. Il y a des romantiques de la ré- volution qui ne s'en accommoderont guère. De même que les « chefs » en herbe, qui aspirent à remplacer les ma-îtres du jour et qui, dès maintenant, cherchent à exploiter à leur profit per- sonnel la formidable vague de fond qui menace de l'emporter la vieille société pourrie, n'y trouveront par leur compte.

L'émancipation du travail doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Ce- la veut dire que la transformation so- ciale ne peut s'opérer par le coup de force d'une petite phalange sous la con- duite d'un chef unique comme certains nous le suggèrent avec tant d'insistance.

Mais elle doit, à mon avis, être la vo- lonté réfléchie et consciente de centai- nes de milliers de travailleurs qui, par une libre entente, agiront de concert, non pas à une date fixée d'avance et sous la direction d'un chef, mais dé- clanchant leur mouvement au gré des circonstances, de leur propre volonté quand ils jugeront le moment oppor- tun venu.

La conception d'un « Spartacus » me paraît singulièrement démodée. Ce Blanquisme ressuscité n'a aucune chan- ce, au moins dans les milieux anarchis- tes, de trouver des adeptes. Le passé nous a suffisamment démontré l'insuc- cès de cette méthode et aujourd'hui que

les masses elles-mêmes sont en marche et souvent dépassent leurs « chefs » par la hardiesse de leur pensée et la vi- gueur de leur action, elle me paraît plus que jamais hors de raison.

La Russie révolutionnaire a su se dé- barrasser du tsarisme sans qu'elle se soit donnée une organisation hiérarchi- que. Il a suffi d'un ensemble de cir- constances, qu'il n'était du reste au pou- voir d'aucun homme de créer, pour que la formidable machine de réaction tsa- riste s'écroulât lamentablement. Lénine et Trotski étaient encore loin, à cette époque, et ils n'ont pu exercer qu'une influence très limitée sur ces événe- ments.

Il faudrait du reste être d'une naïveté vraiment excessive de supposer que n'importe quel gouvernement tolérerait l'organisation ouverte d'un corps révo- lutionnaire, d'une troupe de choc bol- cheviste, et à aucun homme clairvoyant n'échappera le danger d'une pareille méthode, danger de trahison, danger d'un mouvement prématuré ou mal diri- gé qui enlèverait à la classe ouvrière ses éléments les plus dévoués et les plus actifs, danger enfin d'arrestation en masse avant l'action décisive, so- lemnement préparée, de tous les ad- hésions dont une indiscrétion, une per- quisation, etc., peuvent fournir la liste aux pouvoirs publics.

Et, sans envisager toutes ces hypo- thèses, ne saute-t-il pas aux yeux de tous que l'arrestation du chef, s'il est sincère, suffirait à décourager la troupe désormais désespérée et sans moyen d'action ?

Non, ce ne sont pas des chefs qu'il nous faut pour vaincre, ce sont des troupes ardentes et enthousiastes, se composant d'une multitude d'hommes conscients et sachant agir par eux-mêmes. Le rôle des anarchistes est préci- sément d'habituer le peuple à faire ses affaires lui-même et à se débarrasser de tous ceux qui veulent lui imposer leur autorité.

C'est ainsi que nous préparerons la vraie « Dictature du Prolétariat ».

DOLGINO.

Lâcheté et Silence

L'« Humanité » a une manière à elle d'informer ses lecteurs, une manière qui ne laisse rien à désirer aux journaux bour- geois. Elle dit ce qu'elle veut bien dire ; elle passe sous silence ce qui lui déplaît. Au besoin, elle fait subir aux faits une défor- mation qui les rend dignes d'être rapportés. Plaignons les lecteurs de l'« Humanité ».

Ceci, à propos d'un compte rendu pa- rlementaire du citoyen ex-député Rouanet. Il était question des « marins d'Odessa ». Le ministre narrait les événements à sa façon, bien entendu, et sous bénéfice de doute, par conséquent.

Un fait très grave a été ainsi mis à charge des marins insurgés sur le « Jean-Bart ». Ils auraient, après un latus de leur com- mandant, enlevé le drapeau rouge qu'ils avaient hissé à côté du drapeau tricolore, puis, l'ayant bécoté, ils en offrirent les mor- ceaux au commandant du Couédoc, en lui disant :

— Gardez ceci en témoignage de notre ré- solution de rentrer dans l'ordre et de notre fidélité. (Vifs applaudissements à gauche, au centre et à droite.)

CENSURÉ

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

Pierre KROPOTKINE

L'ANARCHIE

SA PHILOSOPHIE

SON IDEAL

Prix : 1 fr. 30

EN VENTE

à « LA LIBRAIRIE SOCIALE »

69, boulevard de Belleville, PARIS

Tribune Féminine

Notes d'une Révoltée

Les femmes et la grève

Dans l'immense mouvement gréviste qui agite en ce moment l'Europe occidentale, les femmes peuvent jouer un rôle impor- tant, un rôle qui serait décisif si elles le voulaient.

Trop souvent, jugeant les événements à leur point de vue personnel, ou répétant sans l'avoir critiqué l'article d'un journal bourgeois, elles se plaignent sans cesse de ces « maudits grévistes ». Alors, elles em- ploient des moyens divers pour enlever aux travailleurs le seul moyen de protestation pacifique et d'émancipation qui leur reste : la grève.

Tantôt, montrant à leur compagnon les conséquences désastreuses pour le budget familial, de l'arrêt du travail, elles essaient de l'apitoyer ; tantôt, effrayées, peut-être par l'ampleur que prend peu à peu le mou- vement gréviste, elle lui montre l'inutilité d'une augmentation de salaire, vu le prix de plus en plus élevé de la vie ; et je ne parle pas de celles comme de ceux qui, par diplo- matie ou par ignorance, feignent de croire que les grèves sont payées par les Alle- mands.

Femmes du peuple, mes amies, cherchez un peu à comprendre les causes des événe- ments avant de les discuter. Sachez que l'heure actuelle n'est pas un compromis entre salariés et patrons, entre gouvernants et gouvernés : la situation est autrement grave que vous semblez le croire. Depuis que l'hu- manité existe, les petits et les humbles ont été trompés et volés par leurs maîtres : l'on sait que, de tous temps, « les petits ont pâti des sottises des grands ». Ne fignorez plus ; l'heure est aux solutions énergiques, aux changements sociaux.

Ne restez plus les esclaves soumises de vos patrons, de vos gouvernants, de la so- ciété tout entière. Lentement, mais invinci- blement, sur tous les points du globe, l'hom- me aujourd'hui secoue ses chaînes. Ne le laissez pas seul subir cette grande épreuve : manquez-vous de courage ? Vous dont on vante l'endurance, la ténacité, la patience, auriez-vous peur des transformations so- ciales dont vous serez les premières à béné- ficier ? — Je le sais, vous êtes braves ; mais quelque chose vous étirent le cœur à la pensée d'une révolution sanglante, à l'idée des vies humaines encore une fois fauchées. Moi aussi, je connais cette angoisse, et j'en souffre, tout comme vous, aux heures de so- litude et, peut-être, de découragement pas- sager. Mais je sais aussi qu'une chose est certaine : c'est que plus nous serons à vou- loir changer le vieux monde, plus vite « les temps seront mûrs » ; plus nombreuse et plus convaincue sera notre armée, plus vite elle triomphera, et peut-être sans que le sang coule, par la simple poussée de notre volonté ferme et victorieuse.

Notre devoir, à nous femmes du peuple, c'est d'aider nos frères les hommes à pour- suivre leur œuvre d'émancipation. Et c'est notre intérêt aussi, car dans la grande lû- te, ils combattent pour nous en combattant pour eux. N'essayons donc jamais d'amolir leur courage, mais soyons près de nos com- pagnons pour les soutenir, les encourager, leur rendre moins rude par notre présence et notre affection la route rocailleuse et pé- nible qui conduit à notre affranchissement commun.

A ce tournant de l'humanité qu'est l'heure actuelle, il ne devrait y avoir qu'un seul cri, poussé par tous les exploités, les hum- bles, les martyrs de la société ; cri d'une logique implacable, mais profondément hu- maine : nous avons trop souffert, nous avons trop courbé la tête, nous voulons être li- bres, et puisque nous avons échappé à la mort, désormais nous voulons vivre. Ce cri, que les masses opprimées et douloureuses feront entendre bientôt, il viendra du fond même des âmes populaires — quel que soit leur sexe ou leur pays — de ces âmes sim- ples où la souffrance accumulée par la guerre commence enfin à ne plus accepter ; et où on entend, après tant d'erreurs, une leur de justice et de vérité.

MARIETTE.

La Révolution et les mœurs

III LE MENAGE

En voilà encore une balancière ! C'est le « leit-motiv » de ces vieux pon- tifes inspirés qui par ailleurs admirent dans « la femme » la source de toute poésie. Con- ceptions dédicieuses collatérales ! Quelle poésie, n'est-ce pas, dans le balai ! Quelle vertu dans la bassine à vaisselle ! La femme au foyer, savez-vous à quoi elle me fait penser ? Au conte de « Cendrillon ». La pauvre Cendrillon, que ses sœurs appe- laient plus réaliste que « Cendrillon » parce que l'infirmité, « la force de traîner dans les cendres de la cheminée, était faite com- me un petit torchon ».

La place de la femme est au foyer ! clament nos bons apôtres. Essayez un peu d'allumer du feu, dans ce cher foyer, mes bons messieurs (surtout avec le charbon gras qu'on y brûle depuis cinq ans), et vous m'en direz des nouvelles.

Les partisans de « la femme au foyer », quand, par hasard, ils se trouvent seuls deux jours au logis, soupirent après le re- tour de leur bonne esclave.

Si, au moins, après ces petites expériences, si au moins ils daignaient reconnaître que la tenue d'un ménage demande une somme énorme de travail, d'ingéniosité, d'adresse, et d'organisation !

Hélas ! Mais la femme ne veut plus de cet esclav- age déguisé sous des fleurs... de rhétori- que. Elle s'émancipe de plus en plus. Nul doute que la Révolution n'effondre à jamais le vénérable « foyer », Paix à ses cendres.

Et pourtant, il faut faire le ménage. On ne peut pas vivre et dormir dans la pous- sière et dans la crasse...

Nos instincts égalitaires répugnent à voir faire ces travaux désagréables par une classe de désertés comme les coolies chinois aux- quels nos sœurs américaines abandonnent de plus en plus tous les soins du ménage et jusqu'au rôle de bonnes d'enfants.

Evidemment, évidemment, il y en a peut-

être, de ces honnêtes coolies, qui y trouvent des charmes. Il faudrait les consulter... Il y a également des ménagères qui jouissent d'astiquer les cuivres et tympanisent leur bourgeois jusqu'à ce qu'il se déchausse en rentrant pour ne pas salir leur carrelage... J'ai connu de telles ménagères. Je sais aus- si qu'à de telles mères il est parfois de telles filles. Cependant je crois pouvoir affirmer que cette espèce va se raréfiant sur notre globe. Un savant pourrait même, peut-être, en prédire la disparition pour une date re- lativement peu éloignée...

Alors ? Ces bons Russes ont trouvé une solution épataante au problème, tout au moins en ce qui concerne la propreté des rues. Ayant re- marqué que, avant la Révolution, le ba- layage des rues était toujours effectué par de pauvres bougres, et lesdits bougres n'ayant sans doute pas embrassé cette pro- fession par une vocation irrésistible, maints soviets locaux décidèrent — fut-ce par me- sures de « repousailles » — de confier ce tra- vail aux bourgeois. Solution simpliste, mais qui dénote chez le moujik un rare sens de l'humour.

Comme on ne saurait imiter servilement peut-être d'autres soviets affecteront-ils, dans d'autres pays, les bonnes bougresilles aux travaux du ménage ?

Mais à parler sérieusement, cela ne peut être que provisoire, la classe bourgeoise étant appelée à se résorber ou à se fondre peu à peu dans la masse unique des tra- vailleurs.

Donc, le problème reste posé : « Étant donné la désaffection générale des femmes pour le ménage, comment, par qui, faire effectuer ce travail ? »

Kropotkine nous apprend qu'aux États- Unis, vu que le coolie n'est pas « à la por- tée de toutes les bourses », on a inventé, construit, et vendu à bas prix, des machines pour laver et sécher proprement et rapide- ment... la vaisselle. De même il y a dans chaque ménage une machine simple et pra- tique pour laver le linge. Moi-même j'ai vu, parmi les annonces d'un journal suisse, celle d'une machine à laver, de provenance amé- ricaine, dont le modèle-réclame coûtait... neuf francs.

Je ne m'émervelle pas devant ces machi- nes. Éoin de là : je m'émervelle qu'on n'ait pas fait davantage pour remplacer la main d'œuvre... Bien sûr, cette main d'œuvre, toute féminine, acceptait son lot, ne se révoltait pas. Aussi tout, ou à peu près, reste à faire dans ce domaine.

Aviez-vous jamais réfléchi à l'effrayante simplicité, à la simplicité préhistorique, et à la conception préhistorique de l'hygiène que manifeste, par exemple, le balai ?

On a inventé des aspirateurs de poussière pour les tapis et l'outils des riches. Ce sont des appareils coûteux et pas encore « au point ». Mais je ne désespère pas de voir, assez prochainement, le jour où le balai sera détrôné par de petites machines commodas qui aspireront en moins de cinq minutes, à elles seules, toutes les poussières d'un appartement.

Il demeurera, sûrement, bien des petites choses à faire à la main. On s'en affranchira toujours davantage en simplifiant le mo- bilier...

Pour ce qui restera, il se fera, de plus en plus, en commun. Chacun y aidera, ce qui allégera la part de la femme.

La femme qui travaille n'a-t-elle pas déjà commencé cette petite révolution domesti- que ? Oyez plutôt :

Il était une fois un anarchiste éprouvé qui avait pris compagnie, comme lui an- archiste. Un soir, au retour d'une réunion après leur travail — car tous deux travaillaient — ils trouvent le lit pas fait. Le com- pagnon ronchonne « Tu n'as pas pu ? » — « Et toi ? » dit-elle. — « Moi ? » — « Oui, toi ? » — « Ai-je plus de temps que toi ? » — « C'est vrai, tu travailles, mais... je ne sais pas faire cela... » — « Eh bien ! je vais t'apprendre. » Et tous deux, lui penaud, elle souriante, se mirent à l'œuvre. L'édu- cation ménagère du compagnon a progressé depuis. Comme elle a débuté fort tard, elle ne sera jamais complète. Mais, ce qui est plus important, elle a modifié l'état d'esprit du camarade. Certes il avait toujours res- pecté la femme et son labeur, certes il n'avait pas le préjugé du travail « masculin » et du travail « féminin ». Toutefois, mes amis, il n'est rien de tel, pour se faire un compte exact des choses, que de mettre la main à la pâte...

Harc ! Les femmes qui travaillent, faites- vous un peu aider au logis. La nécessité d'une aide, mieux que tous les discours, d'ailleurs, la fera naître ; puis, avec l'égalité des salaires, vous acquerez le droit de la demander en égale, cette aide, et non de l'implorer.

Depuis que la femme sort du foyer, voyez- vous, la Révolution dans les mœurs, elle s'infiltre...

Eugénie CASTEN.

Tabac et Tabagistes

Pourquoi tant de comédies, tant de temps perdu, messieurs les députés, pourquoi ces longues interpellations pour savoir si vrai- ment c'est le tabac qui doit subir l'augmen- tation de l'impôt que vous jugez nécessaire ? Ah ! députés socialistes, vous vous mon- trez les ardents défenseurs du parti ouvrier et l'un de vous particulièrement se déclare nettement contre cette augmentation, la- quelle, paraît-il, atteint tout directement l'ouvrier.

Vous avez du temps, vous avez de l'in- fluence, vous avez le don de parler et vous représentez le peuple.

Qu'attendez-vous pour user de tous ces privilèges raisonnablement ?

Vous savez que le tabac est nuisible à la santé, vous savez que cet argent dépensé par l'ouvrier pourrait lui servir plus saine- ment, alors, ce serait sage dans vos années de députation d'organiser des conférences et au nom de votre principe, lequel est de défendre les intérêts de vos électeurs, les per- suader par votre influence que l'usage du tabac leur est nocif. Qui vous empêcherait au besoin d'étudier spécialement cette question et ainsi leur fournir tous les arguments qui leur prouveront tout le mal physique,

moral, économique qu'ils se créent de par leur faiblesse.

Je suis, tout comme vous, députés socia- listes, je suis bien sincèrement partisan de toute lutte pour le bien-être du travailleur.

C'est aussi pourquoi, je suis pour l'aug- mentation, la grande augmentation du ta- bac quel qu'il soit, simple ou de luxe, dans l'espoir que cet impôt atteindra seulement ceux qui vivent mal sans aucune conception de l'hygiène, ceux qui n'ont point souci de leur bien-être ou physique, ou moral, ou éco- nomique, lesquels s'ils veulent se justifier n'auront toujours que de faibles arguments.

Voilà, direz-vous, c'est naturel qu'une femme parle ainsi et vous viendrez, fu- meurs, récriminer contre les choses mau- vaises dont se sert la femme : corset, fard, etc., etc. Récriminez et je récriminerai avec vous.

Certains libertaires m'en voudront, mais je leur en veux encore bien davantage de ne pas pouvoir nous donner une fête avec bon- nes chansons, pièces-fines et critiques sans que salle et coulisses soient empestées de l'odeur du tabac.

Et je dis avec force : Oui, aux hommes réfléchis, point de tabac, point d'alcool et aux femmes sensées : corps libre, visage na- turel, grande simplicité.

Tabagistes, excusez-vous, coupez les che- veux en quatre pour vous défendre et prou- vez que sans tabac, votre santé souffrirait, votre argent se perd, prouvez-le.

MILLY.

A propos de Dictature

CENSURÉ

L. GUERINEAU.

A LUI !

Seul... Sur mes mains arquées pèse mon front lourd de pensées. Je rêve. Dou- loureusement. Le livre abandonné, fait ta- che blanche en l'obscurité envahissante de ce crépuscule orageux. L'atmosphère d'été pure où viennent de me faire évoluer ces pages ardentes, m'a fait abandonner ce grand ami. Je pense et je souffre. Pourquoi cette souffrance paradoxale ? Pourquoi, sur un Sommet, face au Beau, éprouvai-je to- malaise indéchiffrable qui m'entraîne, qui m'écrase de sa formidable inertie ?

Ne serait-ce point une impression vertigi- neuse, attraction de l'ambiance d'En Bas ?... Serais-je l'Idole fou, ou fou d'escalader l'Inaccessible, quand l'appel impérieux de la rumeur des rues grande près de ma pi- toyable carcasse ?...

Je serais tenté de croire à l'effective hos- tilité du corps et de l'Âme, lorsque celle-ci s'est affranchie des passions morbides où le corps se complait.

La lutte est alors féroce entre ces frères ennemis. Et la résultante de ce conflit hor- reux est que je suis là, risible chose, affaissé sous le poids d'une grande douleur incon- nue.

Et pourtant si je souffre, je pense ne pas être seul. Je crois ne pas être anormal. L'es- père en des courts fraternels, en d'autres courus, douloureux. Je le sens, ma souffrance elle-même me le dit.

Dans ma réverie vagabonde, mon âme endeuillée cherche des sœurs. La solitude est une compagnie lugubre. En un prisme sympathique passent devant mes yeux men- taux — les vrais — les images consolantes des souffrances égales.

Je vois les compagnons pour qui cette douleur est chère, évoluant périlleusement dans la matérialité dégratante où se meut, sinistrement une inféconde Société.

Je vois enfin une âme, une grande, amie de la nôtre et de la mienne, une sensitive idéale dont le besoin trop grand d'aimer fera peut-être périr le corps, cloîtrée par la loi du Mal dans une Bastille fragile par ses pierres de taille et formidable par les préju- gés qui la protègent.

Seul !... Sur mes mains arquées pèse encore plus mon front lourd de pensées. Le livre, sous mes yeux brouillés, semble, par l'offre de ses pages ouvertes, m'appeler à une consolation.

Oui, grand'amie, je reviens vers toi. Tu sais que je t'aime. Pardonne-moi de t'avoir abandonnée. Je veux puiser en toi dans ton sein accueillant un peu plus de pensée, un peu plus de souffrance, afin de pou- voir, longtemps, toujours peut-être, communier purement avec mes frères en idéal et avec un martyr qui fut notre ami.

GEO.

INITIATIVE

ENTIÈREMENT CENSURÉ

V. LOQUIER.

Aux nouveaux Syndiqués

Depuis quelques semaines les travailleurs semblent avoir compris que l'union fait la force. Dans toutes les régions ils se groupent, se syndiquent et font des réunions dans lesquelles ils s'occupent de leurs affaires. Ce qui stimule le syndiqué d'aujourd'hui c'est de voir qu'il ne s'agit pas en vain et que par la force de sa volonté il apporte une sensible amélioration à son sort de paria. Devant la houle grondante des travailleurs unis les patrons effrayés cèdent du terrain.

Nouveau syndiqué, tu le vois, c'est toi qui fais appliquer la journée de huit heures, c'est toi qui fais grossir un peu le salaire, c'est par ton union avec d'autres travailleurs que tu acquiesces à un salaire plus élevé en même temps qu'une diminution de travail. Cela doit te montrer que lorsque tu as la volonté tu as la force. Alors pourquoi n'en tenir pas l'un en grand et poursuivre la lutte commencée ? Tu n'aurais pas besoin de travailler huit heures par jour si tous ceux qui consomment produisaient. Ce n'est pas un salaire plus ou moins élevé que tu dois revendiquer, c'est le produit intégral de ton travail.

Je sais que la plupart des chefs syndicalistes chercheront à te retenir, craignant autant que les capitalistes ton action révolutionnaire. Ils se garderont bien de te dire que les persévérantes réclamations entretiennent la lutte, que tous ces efforts de prolétaires contre bourgeois dissolvent quelque chose et qu'en renouvelant fréquemment ces efforts il adviendra un jour que quelque chose cassera, et alors...

Alors quand disparaîtra l'exploitation de l'homme par l'homme, nous verrons naître une société libérée, c'est-à-dire sans esclaves, sans maîtres, sans parasites, une société harmonieuse où chacun produira selon ses forces et consommera selon ses besoins.

MART-CELL.

AMIS !

Abonnez-vous

Faites-nous des abonnés

La Loi de Population et le Chômage

Dans nos milieux on a le tort de considérer la socialisation des moyens de production comme la seule panacée universelle. Or la socialisation des moyens de production n'apportera à la vie de chacun que si la population se proportionne aux ressources de la collectivité.

A l'heure présente on s'aperçoit que le chiffre de la population s'équilibre à peu de chose près aux subsistances, mais il est bon de se rendre compte que ce n'est que par la disparition prématurée des individus en surnombre, disparition causée par la souffrance, les privations, la misère et aussi par les luttes qu'elles engendrent. Ceci posé, pouvons-nous dire que lorsque la production alimentaire sera arrivée à son maximum la question sociale sera résolue ? Si nous admettons que le summum de production suffira à pondre la vie agréable et possible à tous, il nous faut aussi admettre qu'il sera alors nécessaire pour maintenir cette situation de détruire tout nouvel arrivant au monde, tout au moins dans la même proportion que la mortalité. Sinon nous retournerons à la situation actuelle et la concurrence pour la vie s'établira de nouveau avec ses luttes, ses misères, ses guerres nationales et internationales.

Par conséquent, il faut craindre de donner le jour, quand on n'a pas la certitude d'assurer à ceux qui naîtront les droits au travail, à l'amour, au bonheur en un mot, sans lequel la vie ne vaut pas d'être vécue.

Ce problème de la loi de population se pose à l'heure actuelle avec une force nouvelle. La situation créée par une longue guerre nous a permis d'obtenir une diminution des heures de travail et de pallier ainsi dans une certaine mesure à la crise du chômage. L'application de cette journée de 8 heures va enfin permettre d'employer la plus grande partie des chômeurs.

Supposons que cette loi permette de les employer tous.

Alors-nous nous en tenir là ? Il est de toute nécessité de faire davantage. Si nous ne voulons pas perdre le bénéfice de cette réforme qui doit être profonde, il faut que la loi de l'offre et de la demande ne vienne plus jouer le rôle néfaste qu'elle a joué depuis toujours dans la question du chômage. Il faut pour cela que les travailleurs prennent conscience d'une chose, c'est que c'est eux-mêmes que dépend la mise en application intégrale de la journée de huit heures. La loi étant rigoureusement appliquée, le chômage décroîtrait et peut-être disparaîtrait. Mais pour combien de temps ?

Jusqu'au jour où la natalité aura à nouveau combié les vides causés par la guerre, d'abord, surpeuplé les usines ensuite et enfin crée encore une fois un surnombre d'individus qui se concurrenceront et ruineront rapidement la crise à l'état actuel.

Danger lointain, dira-t-on. Oui, mais qu'il est nécessaire de signaler de suite pour y remédier en intensifiant la propagande anti-conceptionnelle.

CHEVALIER.

Vers la Libération

Hommes, formez une Sainte-Alliance Et donnez-vous la main.

C'est sous les auspices de cette devise sacrée que doivent s'unir tous les travailleurs en vue de leur libération. Il faut qu'avec la chute du joug patronal disparaisse le vieux régime et même le hideux mot de salarier.

Ce mot est la parodie du mot : esclaves ; car c'est un blasphème contre le malheur, comme le salariat, est un sacrilège social. Le travail ne doit plus être un servage, pas plus que le capital et l'association capitaliste ne doivent rester plus longtemps un odieux privilège. Il est temps que l'homme, fait pour la liberté et l'égalité, ne soit plus la proie de ces cyniques au gousset rempli d'or qui s'enrichissent des produits de son labeur.

Le règne de l'individualisme va finir et va faire place à la fraternité. Le vieil égoïsme lentement se meurt et de l'enveloppe grossière de ce ver rongeur qui vit du pauvre, le monde va sortir l'heureuse sympathie qui réunira la grande famille humaine. Tout comme il y a dix-neuf cents ans, les peuples attendent l'accomplissement de leurs destinées.

Ils l'attendent avec anxiété, leur patience millénaire est épuisée : gare s'ils étaient trompés ! Dans tous les pays, les cités bourdonnent comme autant de ruches en travail. Les hommes déjà, marchent en groupes nombreux, le front chargé de pensées, l'esprit plein de projets, l'œil brillant de colère, prêts à entrer en lutte et à conquérir au-dessus de leur tête la conscience de leur triste état et qu'ils se disent entre eux que la mort vaudrait mieux que l'esclavage.

Hier je les ai vus défiler devant moi, et j'ai cru avoir une vision féodale. J'ai cru que la cloche de la cathédrale qui tintait au moment de leur passage, était celle du donjon appelant les corvéables au travail infamé. Et lorsque, dans leur marche fiévreuse ils couraient l'échine, l'œil brillant de l'effroyable du fouet flagellant leurs épaules sous la main du seigneur conquérant. Les uns couraient la bouche comme pour vomir leur soif d'indignation, d'autres levaient leurs bras comme pour marquer la revanche prochaine. Ainsi la fresque rude et douloureuse devant moi avançait dans un vaste mouvement universel. Cette fresque vivante était pour moi la condamnation des parasites et l'apologie des travailleurs. Tous marchaient contre le blasphème, contre le servage, contre l'exploitation. Tous cheminaient cherchant déjà le combat, ainsi qu'au temps des grandes fédérations fraternelles.

Courage, courage, ô hommes, la victoire vous est promise.

LINCOLN Maximilien.

Echos et Glanes

VOILA LE REMÈDE !

Chacun est fixé sur la valeur thérapeutique de produits à spectacle dont la réclame s'étale, ordinairement, à la quatrième page des journaux. Nul n'ignore que cette publicité constitue en fait, de la part de ceux qui la distribuent et de ceux qui l'acceptent la publication et la rémunération, une véritable escroquerie dont les conséquences sont funestes à plus d'un égard.

Or, la Bataille, qui, décidément, évolue jusqu'au bout, nous vante l'efficacité du « Santalol », guérissant radicalement toutes les maladies des voies urinaires, et du « Printanis », vainqueur de l'impotence. La meilleure preuve que cette réclame n'est qu'un bluff dangereux, réside en ceci : Si véritablement, le « Printanis » vainc l'impotence, qu'attendent donc les rédacteurs de la Bataille et leurs dignes amis, les manitous célestes, pour faire chacun une cure complète de ce merveilleux produit qui leur rendrait à tous la Force, l'Energie, la Virilité dont ils sont si désastreusement privés ?

SOUVENONS-NOUS !

Le riche vient de proposer qu'il n'était pas inapte à tout travail. Il vient de s'offrir un cinglant d'argent. Lui-même a dû truster cette légende — par lui-même soigneusement entretenue — par quoi il prétendait que son aristocratisme personnel ne pouvait le condamner, sous peine de déshonneur, aux humbles travaux, aux besognes obscures et dégradantes.

Sa haine du travailleur nous a valu ce miracle : une vicieuse pincetant des hiles de métro et un baron conduisant un autobus.

Nous nous souviendrons ! Non pas, et pour nous en tenir, que vous avez fait, par dilettantisme ou par provocation, œuvre de briseurs de grève. Mais au moment opportun, nous nous souviendrons, comme nous, et tout simplement, vous pouvez travailler.

Ce sera, ô Bourgeois, et votre châtiment et votre rédemption !

SONGEEZ AUX VIVANTS

L'opinion publique s'émue, parait-il, de l'état lamentable dans lequel ont été laissées les tombes des morts des champs de bataille.

Ceux qui prétendent gouverner au nom des « héros » ayant payé de leur vie le sacrifice sanglant de leurs maîtres, ceux qui, au nom des morts, ont couvert de leur sang les champs de bataille, ont-ils le droit d'imposer aux peuples de nouvelles massacres et de prochaines gloires, ces mercenaires macabres qui spéculent honteusement sur une immense douleur et un deuil innombrable n'ont même pas le souci, par une délicate pudeur, d'assurer aux victimes qu'ils encensent une sépulture honorable.

Ils choquent ainsi les sentiments de ceux qui professent le culte des morts. Mais que changeront aux tristes destins de la jeunesse du monde, les sépultures les plus complues ?

Le plus digne hommage à rendre aux morts ne serait-il pas de respecter la vie ? Et la louange la plus féconde à faire à leur mémoire ne consisterait-elle pas à aider stérilement les œuvres de Vie à triompher des œuvres de Mort ?

QUI NOUS DIRA ?...

CENSURÉ

TOUS LES AMIS ET LECTEURS

du « LIBERTAIRE » sont invités

A LA GRANDE

Balade Champêtre

Dimanche 22 Juin, à l'Eclat de St-Gucula

JEUX — DIVERTISSEMENTS

Moyens de communication : trains

gare St-Lazare (descendre à Garches).

Tramways porte Maillet (descendre à la Malmaison).

Rendez-vous à 9 heures, à la porte Maillet (en face Louis Park).

Tramways tous les quarts d'heure, trains toutes les demi-heure.

MORALITE DE LA REVOLUTION

L'action révolutionnaire est la conséquence logique de la guerre, et, si je puis ainsi dire, sa rédemption devant la Raison et devant la Justice.

Georges Pioch.

LA RETRIBUTION DE LA GLOIRE

En somme, la plus belle invention de la guerre, ce fut la croix de guerre : monnaie fiduciaire qui payait toutes les souffrances, récompensait tous les sacrifices, indemnifiait toutes les victimes broyées par la force brutale.

G. de la Fouchardière.

PATRIES ET RACES

Je ne connais de frontière que ce qui separe le bien du mal. Je ne comprends que deux races d'hommes : celle des fripons et celle des honnêtes gens.

Alexandre Mercereau.

PAROLES DE CIRCONSTANCE

Il n'est pas possible de ne pas être partisan de la grève générale quand on est de l'organisation syndicale.

A. BRIAND.

VIVE LA REPOPULATION (2)

En France, il meurt de misère, cent quatre-vingt-quinze mille personnes chaque année.

BERTILLON.

OPINION AUTORISEE

La caserne n'est qu'une école de paresse et de débauche et nos enfants ne peuvent qu'y perdre, à son contact, tout ce qu'ils avaient de bon et de sain.

M. DE FREYNET.

ET D'UNE...

La Chambre est toujours inférieure à la moyenne du pays, non seulement comme conscience, mais aussi comme intelligence. Un pays intelligent se repaît de sa représentation.

SPENCER.

ET DE DEUX.

Le politique est trop souvent le refuge de toutes les nullités.

G. DE GREFF. LE GLANEUR.

LE PARADIS SOCIALO-SYNDICAL

L'action stérile

Admirez-vous, comme moi, la ténacité de Cachin à interpeller le gouvernement sur le crime de nos gouvernants contre la Russie révolutionnaire ?

Et toujours pour le même résultat : vote de confiance à Clemenceau.

Coup d'épée dans l'eau — et quelle eau ! Il faut que l'ouvrier quille le travail, descende dans la rue, fasse la grève générale.

Hors de là, point d'action féconde.

Mœurs socialistes

A Munich, une récompense de trois mille marks est offerte pour l'arrestation de Fritz Seidel, commandant de l'armée rouge.

Action parallèle

Le socialiste majoritaire Hoffmann, membre de la deuxième Internationale, fait égorger Lévine, son prisonnier, le chef révolutionnaire.

Parallèlement, Longuet ne perd pas son temps : il s'écrit, en Italie et en Suisse, à rembaucher pour la révolution internationale, celle d'Hoffmann et de Nock.

En perspective un nouveau crime de la deuxième Internationale.

Hoffmann s'apprête à zigouiller Ernst Toller, comme il a zigouillé Lévine.

« Attention ! Veillons au grain ! » disent les membres de son internationale.

Progrès socialiste

« J'ai vu mon fils maintes fois dans les prisons russes tsaristes, mais jamais enchaîné. »

(Déclaration de la mère de Lévine.)

Une comédie de plus

« Le C.A.P. élève sa protestation la plus indignée contre l'assassinat légal (socialiste) de l'aide duquel le gouvernement d'Hoffmann vient, en Bavière, de se débarrasser du communiste Lévine. Elle espère (elle n'est pas sûre !) que ce crime sera le dernier ! »

Autres mœurs socialistes

L'audience du 30 mai 1919 du procès Lebour met au jour les louches agissements de différents espions, entre autres d'un certain Tiesenhausen, qui, subordonné de Eichhorn, reconnaît lui avoir volé, dans son portefeuille, des lettres que l'organisation contre-révolutionnaire voulait avoir en mains.

L'action confédérale

Nouveaux manifestes de la C. A. de la C.G.T. et de la C.G.T., affirmant leur solidarité avec les grévistes.

L'action « de concert »

Les gouvernants n'ont qu'à bien se tenir. La C.G.T. et le P.S. vont travailler, travailler déjà « de concert ». L'entente s'est faite sur tous les points.

Gare, là-dessous !

L'action internationale

Tous les partis socialistes de l'Entente, « notre » C.G.T. et le reste, vont enfin agir internationalement ! Ne vous embêtez pas : il ne s'agit que d'une « démonstration ».

C'est là tout ce que savent vouloir nos organismes centraux, politiques et économiques, pour empêcher les gouvernements du monde entier de faire à la Révolution russe le coup du père François...

Une démonstration !

De leur impuissance, ou de leur lâcheté ?

BRavo LES MINEURS

Un bon point aux mineurs du Pas-de-Calais.

Tout fier d'avoir été reçu par les ministres, leurs délégués — permanents et députés — déclarèrent à la cantonade que les grévistes allaient reprendre le travail tout de suite.

Mais les grévistes ne voulurent rien savoir.

Les enfants, malgré tout, ils renvoyèrent leurs dirigeants — que de dirigeants, bon Dieu ! — refaire antichambre et salamales à Paris.

Mais sans leur glisser dans le tuyau de l'oreille :

— Surtout, ne signez rien avant de nous en avoir référé.

Ces pauvres délégués ! Le métier se gâte, décidément.

L'action qu'on nous cache

Le mot de fin

— Que pensez-vous des huit heures votées par la Chambre ? demande, à un gréviste de Béthune, le correspondant de l'« Humanité ».

— J'attends que le citoyen Cadot, mon député, me renseigne !

Authentique ?

Alors, tirez l'échelle !

S. CASTEU.

Vient de paraître

UNE INFAMIE

Les dessous d'une odieuse machination

L'AFFAIRE SEBASTIEN FAURE

Prix : 0 fr. 30

EN VENTE

à « La Librairie Sociale »

69, boulevard de Belleville, PARIS

Amnistie et Socialisme

Nous vivons un temps curieux. Des usurpateurs de souveraineté prolétaire qui n'ont qu'une opinion, la suite de la gale, refusent mordicus l'amnistie aux victimes de la guerre que sont les emprisonnés de France. Et ce, au nom du droit, de la justice, de la liberté, au nom d'un éternel bon dieu, au nom d'une religion civique et patriotique, c'est-à-dire autant de sacrées balivernes sacrées auxquelles ces usurpateurs ne croient pas un mot ou si peu...

Car s'ils croyaient, ils devraient convenir en même temps que c'est eux qui, ont fameusement besoin d'être amnisties, abolitionnés. Ce temps curieux que nous vivons verra peut-être cette imminente chose...

Par Jeanne d'Arc, Louise Michel, Rosa Luxembourg et Cie, ce sera réconfortant !

Beaucoup plus réconfortant que cette séance de la Chambre des députés, où il fut question d'amnistie...

Oh ! simplement question, vu qu'en la matière, rien ne presse absolument !

Les thés langos, fox-trots, les cabarets à la mode se réorganisent, sont réorganisés : les femmes s'y trempent à force de ne que vouloir et le reste du corps presque indemne ; un public select de producteurs jusqu'au bout des doigts et militaires les contemple, les palpe, etc. ; chaque soir, au cinéma, des centaines de mille de bipèdes, hommes, femmes et enfants sont abrutis consciencieusement, officiellement, on ne paye qu'en entrant, grâce à notre service des jeux et mœurs, notre Paris actuel est redevenu le Paris-mutuel d'avant l'août 1914.

M. Vautour double ses loyers, et ne désespère pas de toucher le principal de l'arrière ; les industries de guerre — des canons, des munitions, des avions, des explosifs — sont florissantes ; le Galilée russe sera bientôt reconnu à moins que... mais n'anticipons pas !

Alors tout va !

En lisant le compte rendu de cette singulière séance, je me suis demandé, à part moi, ce qui adviendrait au cas où non content du pouvoir impérial-constitutionnel qu'il détient avec tant d'autorité arbitraire, notre Pyrrhus de dictateur en exigeait le titre ? Pyrrhus II, empereur des Français... en Russie Kolchak ! (à vos souhaits...)

En tout cas, ce ne sont point les 326 budgétaires vermécules, qui, pour ne pas contrarier le gouvernement, ont voté contre l'Amnistie immédiate, qui feraient opposition.

Reste les autres, les 176 opposants, les « Amnistie immédiats ». Contre Pyrrhus II, empereur des Français, que feraient-ils ?

A cette pensée angoissante mon sang se glace... Tiens-toi à mon sang, reste froid, sans descendre à la congélation : un examen succinct de cette séance sera plus utile et profitable.

Officiel, p. 2378, col. 2 :

Un pas pour l'amnistie immédiate, l'honorable M. Louis Marin déclare, parlant d'un rapport de lui, sur la question : « Ce que je voulais, en effet, c'est avec l'amnistie de ces fautes, que par l'effacement officiel de ces peccadilles, soit mise en même temps en relief la gravité des infamies commises par les déserteurs, de ceux, qui au moment du péril, pour l'armée et la nation, avaient frappé dans le dos de leurs camarades... (Applaudissements.)

M. Jean Longuet, un autre honorable (honorable est l'uniforme de la maison) « Nous ne demandons pas l'amnistie pour eux-là. »

M. Louis Marin... et pour lesquels (eux-là) ni maintenant, ni plus tard, je n'admettrai l'amnistie.

M. Jean Longuet : « Mais qui demandait l'amnistie pour ces derniers faits ? »

L'honorable M. L. Marin ainsi interrogé met les points sur les i et cite un rapport antérieur au sien, dû à l'honorable et si convenable M. Paul Meunier, p. 2381, col. 3.

L'amnistie pour les militaires. La commission de législation criminelle propose, en premier lieu, d'effacer, par l'amnistie, tous les crimes, tous les délits qui sont de la compétence des tribunaux militaires.

« Elle met à néant toutes les sentences prononcées par les Conseils de guerre des armées de terre et de mer. »

« La Commission n'excepte de l'amnistie que les crimes d'espionnage et de haute trahison. »

« Les insoumis et les déserteurs, ne sont pas exclus de l'amnistie, sous les simples réserves que voici... » (voir Officiel, p. 2382. Ce sont des détails de modalité.)

Ainsi donc, à mesure que le temps passe, la vis du pressoir à vilain se resserre à vue d'œil.

D'autre part l'honorable M. Jean Longuet, un socialiste unifié, je crois, a le soin qu'on lui rappelle un rapport où l'on a bel et bien amnistié en principe les déserteurs et les insoumis, puis que le 2 mai 1919, ce ferveur démocrate socialiste en a perdu la souveraineté, et proteste contre le fait de voir les insoumis, les déserteurs de 1914 et temps ultérieurs, rendus à la vie civile. Humanité, marxisme, socialisme, volez-vous là face !

Mais voici un autre socialiste, un Kienthalien, s. v. p., qui proteste également à sa manière.

P. 2382, col. 3. M. Raffins-Dugens : « J'ai été surpris lorsque sur les bancs de la droite, des voix se sont élevées pour innocenter les juges des Conseils de guerre. »

« Il a été surpris... »

Est-ce que Wilson n'aurait pas oublié sa noble candeur sur les bancs de la Chambre ?

Ah ! messieurs les socialistes unifiés ou simplement humanistes, voici ce que j'aurais voulu voir répondre par l'un de vous :

« J'accuse... le citoyen Georges Clemenceau, auteur de la Mêle Sociale des Plus Forts (extraits appropriés et il y a abondance !) d'être l'instigateur patent des méfaits imputés à crime éternel par le suave et honorable M. L. Marin. »

En 1914 l'on a claironné au prolétaire, au salarier, au paysan : La Boursoie ou la Vie.

En d'autres termes : pour défendre d'abord les coffres-forts, la propriété des possédants et leur permettre d'augmenter tout cela pendant la tuerie et après, si victoire il y a, embarquer Paysans, dans les wagons à bestiaux de la Patrie, ou il leur coûtera la Vie, non moins immédiatement, soit le peloton d'exécution.

Beaucoup de futurs grands soldats, de futurs sublimes héros, choisissent ce jour-là, de deux morts, la moins immédiate.

C'est que ces prolétaires, ces salariés, ces paysans comprennent d'instinct la situation comme la comprit Clemenceau en 1870, lugubre époque où la Patrie s'appelait Badinguet, de même qu'en 1914 elle prit de suite le nom que les années à établir lui donneront certainement : l'Internationale blanchiste.

L'appellation : internationale caillotté de sang serait plus exacte, mais qu'importe dès que l'on se comprend... Le conseiller municipal de mon quartier, à qui j'exposais ce qui précède, me dit gravement : « Ah ! qu'en termes intelligibles et raboteux ces choses-là sont dites ! Sachez, en outre, M. Annet, que vous êtes un innocent... »

Si vous voulez, lui dis-je, mais pas les mains pleines, je vous assure, même avec le rabot et l'intelligence...

« C'est visible, me répond-il : néanmoins vous êtes un innocent. Voyons vous en voulez donc beaucoup au socialiste ? Vous ne savez donc pas que le premier d'entre eux qui eût essayé à la séance du 22 mai de dire ce que vous venez de me raconter eût été écharpé, frappé, descendu de la tribune et suspendu de son mandat. Que sais-je encore ? »

— Vrai de vrai, M. Municipale ?

— Comme je suis là, en face de vous, Monsieur Annet.

— Alors, mon cher conseiller, ma démonstration est faite.

— Quelle démonstration ?

1871. La Commune connaît des hommes d'action, de conviction, savoir : Varlin, Delescluse, Léo Frankel, Langvin, Pindy, Avrial, Malou, Vaillant, Elisée Reclus, Dalou et quantité d'autres que j'oublie...

Ces hommes monteront aux barricades, plusieurs y trouveront la mort.

1914. Ce homme était prêt à monter aux barricades...

D'où venait ce manque d'hommes en 1914 ? De notre Parlement fabriqué en 1875. Depuis cette époque, cette mécanique bourgeoise dévore en herbe hommes et consciences. Cette mécanique, c'est le Privilège légal, conscient et très organisé. Tel un suzerain il élève à lui des vassaux, des courtisans élus et choisis, mais ne descend jamais à eux.

En plus, le Parlement a constitué ses servants en équipes. Les riches et lui n'en font qu'une au service du capital ; les autres, les socialistes furent l'équipe faisant fonction de régisseur, parlant au gros public. Pour tout dire, ils eurent mandat de masturber le lion populaire à des moments d'impatience. (Bardos son cœur, vaise lente !)

Depuis des siècles, le lion populaire attend sa femelle légitime : la Loi commune du Travail, c'est-à-dire l'obligation naturelle pour tous de manifester l'activité humaine sous forme d'utile travail, sous forme d'art et de science : c'est-à-dire la suppression de tous intermédiaires parasites et budgétaires : qu'ils soient de morale, de gouvernement ou de victuailles ; c'est-à-dire le triomphe définitif de l'Internationale rouge contre la blanche ou authentique Paix des Peuples.

Le jour où le Parlementarisme même composé uniquement de socialistes réalisera ce programme : La Loi commune du Travail, ce jour-là, les renouveau conserveront leur queue de têtard et redemandent un roi.

ANNET BEAUJEU.

meineu, auteur de la Mêle Sociale des Plus Forts (extraits appropriés et il y a abondance !) d'être

